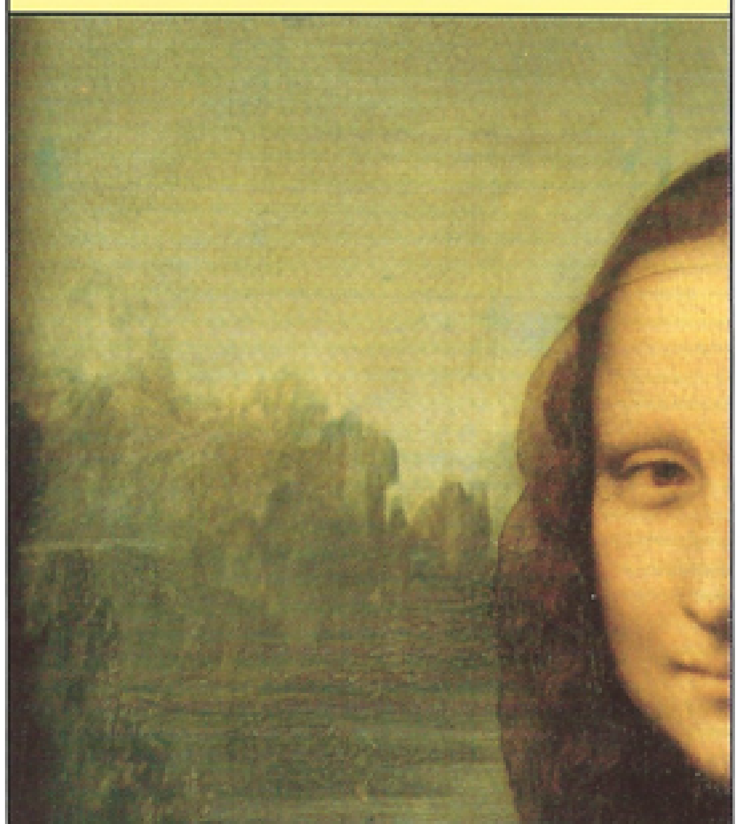
Sylvain Roumette

LE SOURIRE DE LÉONARD

roman



arléa

LE SOURIRE DE LÉONARD

Un peintre disparu sans laisser d'autre trace qu'un paquet de lettres écrites à sa femme : tel est le personnage central de ce roman épistolaire à une seule voix, où manquent les réponses de sa destinataire.

Monologue, donc, que cette correspondance amoureuse, traversée d'obsessions érotiques et hantée par une question inhabituelle : celle du désir masculin. Que veut un homme ? Qu'attend-il d'une femme ? En ce sens, le *Sourire de Léonard* est aussi le roman – souvent provoquant – de la singularité d'être un homme.

Né en 1939, Sylvain Roumette est réalisateur et scénariste.

9 782869 591684

85 F ttc

Diffusion Le Seuil
27, rue Jacob, 75006 Paris

Sylvain Roumette

Le Sourire de Léonard

Le Tout sur le Tout

Mon maître gardait le silence sur sa vie avec elle. Je ne l'entendais jamais prononcer, par complaisance ou par inadvertance, de ces phrases toutes faites par quoi les hommes s'excusent entre eux de vivre avec des femmes. Il n'avait pas de résignation à partager, comme tant d'hommes de ma famille que j'avais appris très tôt à mépriser pour cela.

Né en 1939, Sylvain Roumette a fait un long détour par l'image (il est réalisateur et scénariste) avant de revenir à l'écriture et de publier, avec Le Sourire de Léonard, *son premier roman. Cette correspondance amoureuse, dont manquent les réponses, est traversée de souffrance, d'obsessions, de hantises et emmène le lecteur loin des conventions de la littérature érotique ordinaire. Ne serait-ce que parce qu'elle s'ordonne autour d'une question inhabituelle : celle du désir masculin. Que veut un homme ? Qu'attend-il d'une femme ? En ce sens,* Le Sourire de Léonard *est aussi le roman — souvent provocant — de la singularité d'être un homme.*

Vignette de couverture :
E. Munch

Distribution Distique

70 FF

PREMIER ROMAN

Roumette, licencieux sans licence aucune...

Avec « le Sourire de Léonard », son premier roman, Sylvain Roumette rend hommage à l'artifice qui fait l'art

L'Amour qu'on fait.

Tel serait l'objet des lettres sans réponse découvertes au fond d'une cave et proposées, également par lettre, aux éditions Le Tout sur le tout, sous le titre *« le Sourire de Léonard »*.

Pour l'épistolier, en effet, *« les seules rencontres avec le réel sont d'ordre sexuel. Le reste, carrière, réputation, politique même n'a aucun degré de réalité. On n'y joue que son image (...) Je est ailleurs »*. Etre mis en danger de regarder l'irregardable et de nommer l'innommable — « le sexe de la femme, parlons-en ! » — est ce qu'il attend de la destinataire du courrier. « J'existe parce qu'une femme me propose d'exister en me reconnaissant dans un rôle qu'après tout j'ignore » : celui de voir et de dire l'amour qu'elle fait. Ainsi, « l'événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la lune, c'est bien de (l') avoir vue faire l'amour avec un autre »; ou une autre, mais « le spectacle amoureux de deux femmes provoque tout sauf la foudre ». Quant au dire : « ce n'est pas l'aveu qui (l') intéresse, mais le récit, la reconstitution ».

Par cet aveux-ci, nous (les femmes que ce donjuanisme reconverti dans « l'héroïsme conjugal » agacerait ou indifférerait) sommes admises à nous intéresser plutôt à la main qui, dans cette histoire, fait moins l'amour qu'elle ne s'essaie à l'écrire, avec un toucher qui, jusque dans son mode épistolaire, a pris leçon du XVIII[e] siècle.

Ivresse et tour de main

A qui appartient cette main ? Selon l'adresse inaugurale à l'éditeur, le « maître » dont nous lisons la correspondance aller sans retour, fut un peintre dont l'ambition esthétique était de produire de « vrais simulacres ». Nul doute que le disciple qui nous le donne à lire ait réalisé cette ambition : *« La découverte de cette correspondance fut ma seule invention, dirais-je si j'étais sûr d'être compris »*... Et nous le comprenons d'autant mieux qu'au dire du maître : *« L'artiste, c'est simplement celui qui signe. Ou plus précisément ce lui qui commence par signer, le reste lui étant donné par surcroît »*. A bon entendeur... L'artiste est ici, de lettre en lettres, Syvain Roumette, que son premier métier de cinéaste a familiarisé avec le passage du voir au dire, et qui signe son premier roman.

« Le "maître" et son invisible compagne, écrit-il, *s'étaient donné "la règle de ne jamais s'adresser la parole directement (...) par lassitude et presque dégoût du dialogue ordinaire, celui de la voix nue et du face-à-face, avec son enchère passionnelle, ses brouillages, ses entropies" »*. Sur le papier donc, le seul des deux personnages dont la parole nous parvient se lance à la « recherche du naturel », afin de ne dire « si tu ouvres tes cuisses à la bouche d'un homme », ni « que tu te fais brouter le minou ou astiquer la boutonnière », ni « une langue qui s'égare au trône de la volupté »... Et il faudrait ici des doubles guillemets !

Le tour de main de l'artiste Roumette est que ladite recherche du naturel prend les formes d'une ivresse de la convention. De la **cave inondée et boueuse** (précisons : « la première des **sept** caves creusées sous la maison de (s) on **père**) recelant la boîte aux « rêveries érotiques **à programme** » du maître. De **l'invention du manuscrit trouvé à G...** sinon à Saragosse. De la **règle** de vie des amants, qui produit la **forme** épistolaire du récit. De la recherche du naturel sis entre deu **conventions verbales** de l'amou l'argotique et la poétique, ne s'expri mant jamais qu'en des **cadrages sa vamment echniques : «** C'est un autre jouissance que je connais au jourd'hui (également inavouable sans doute, mais avec un goût d triomphe et non plus d'humiliation) au moment où je vous rejoins su cette plage de galets où vous étie partis sans moi mais où j'occupe au jourd'hui la place de L.... au foye même de son regard, par le jeu et l trace de la prise de vues où nous te nons lui et moi des rôles (des pos tions) interchangeables, de part e d'autre de cette image de toi qui de meure, pôle immuable de l'étroit constellation (il faudrait un nom cette triade) que chaque nuit ramèn sur l'horizon avec des déplacements des bougés qui traceraient des tra jectoires sur une plaque photograph que et qui laissent des éblouisse ments dans nos mémoires » ! Quell mise en sc ne !

Hommage à la contrainte créa trice, à l'artifice qui fait l'art, « l **Sourire de Léonard »** a la saveu paradoxale d'une parole licencieus sans licence aucune.

Claire Cayron.

Sylvain Roumette, « le Sourire de Léonard éditions Le Tout sur le tout, 70 francs.

LE MONDE 22-07-88.

● ROMANS

De chair et de mots

De l'érotisme « torride » d'Alina Reyes et de Michel Surya à l'érotisme «bien tempéré» de Sylvain Roumette.

TROIS brefs récits dont le sujet est le sexe et l'exaspération des sens ou de l'intelligence autour de lui. Trois récits qui ont en commun de ne pas considérer l'érotisme comme un passe-temps parmi d'autres. Trois minces livres enfin, dont aucun n'est à ranger, avec un sourire de circonstance, dans le rayon des polissonneries sans conséquences...

La jeunesse, le joli visage et l'identité féminine de l'auteur (1) – mis en valeur par une prestation télévisée à l'émission « Apostrophes » – et surtout, surtout, le lien de tout cela avec la nature de son premier roman, *le Boucher*, auraient suffi à faire d'Alina Reyes l'écrivain en vue qu'elle est devenue en peu de semaines. Quand, de plus, le livre s'avère être, dans son ordre et sa catégorie, une réussite, un vrai livre, écrit et non pas seulement fabriqué, on peut alors se réjouir et congratuler l'auteur pour ses mérites proprement littéraires.

« *Mais le boucher est plein de chair et il a l'âme d'un enfant.* » Le récit d'Alina Reyes s'appuie entièrement sur un tel contraste. Il se développe sur les oppositions de sens et d'images que celui-ci appelle. A la figure rouge, sanguine, congestionnée du boucher susurrant quelques obscénités propres à faire rougir le mont Blanc en personne, répond celle de la narratrice, non pas innocente mais ouverte, fièvreusement réceptive, impressionnable... A la chair vive, palpitante du boucher répond la chair morte qu'il manie, découpe, et au milieu de laquelle, parfois, il va, dans la chambre froide, retrouver la bouchère...

« Sauvagerie intime »

Dans une seconde partie, l'image suggestive du boucher est reléguée à l'arrière-plan, où elle prend place dans le patrimoine fantasmatique de la narratrice – et peut-être du lecteur. Les émois, les rêveries lascives que le boucher suscitait chez celle-ci, n'étaient qu'un passage, une initiation. Aux fantaisies de l'imaginaire succèdent le vertige, la « *tyrannie* » réelle des sexes. Paradoxalement – et le paradoxe est double si l'on garde en mémoire l'image-pivot du livre – le désir tend à se désincarner en se réalisant. La chair, vive, sollicitée

CAGNAT

donner à cette pensée le dernier mot ? « *un livre n'est érotique – si l'est celui-ci – que dans le défaut ou le différé de la fin* », écrit justement Michel Surya...

Des trois livres dont nous parlons, *le Sourire de Léonard*, de Sylvain Roumette (paru à la fin 1987), est celui qui use avec le plus de parcimonie de la vulgate érotique et de son lexique de mots crus. C'est aussi le plus cérébral : « *Le relais et le délai de l'écriture* » ont charge ici d'évoquer une scène infiniment plus large et complexe que celle où deux corps se rencontrent et s'enlacent.

Le registre dans lequel Michel Surya a écrit son très court récit, *Exit*, est plus grave, plus âpre. Biographe de Georges Bataille (2), il ne dissimule pas cette référence, ne cherche pas à se démarquer des lieux et modes de pensée qui furent ceux de l'auteur de *Madame Edwarda*.

« *L'érotisme est l'approbation de la vie jusque dans la mort.* » Maintes fois répétée, rabâchée, cette sentence de Bataille a fini par résonner dans le vide. Et c'est bien sous sa fascination, bien davantage que sous son sens – introuvable peut-être, mystérieux, obscur en tout cas – que sont venus se ranger nombre de lecteurs.

C'est cette fascination que Michel Surya se propose de raviver. Ou plutôt il ne se propose rien : il donne simplement à lire, en une prose dense, compacte, scandée, son propre vertige. « *La mort était dans cette nuit entre elle et moi...* » La scène du récit est unique, figée. Entre « *la douceur* », « *l'effroi* » et « *la rage* », les protagonistes, jetés hors d'eux-mêmes, tentent de se rejoindre afin de mieux se perdre. Seules les déchirures communiquent. Le sacrifice – les métaphores religieuses abondent, lassantes à force, – la mise à mort, sont les équivalents obligés de la jouissance.

Ce que le texte mime sur le plan de l'écriture – cette « *sauvagerie intime* » dont parle Bernard Noël dans sa préface, – Surya le répète, dans une courte postface

Utilisant un artifice littéraire qui a déjà fait ses preuves, l'auteur présente, par la voix du narrateur qui la préface et la commente, la correspondance à sens unique de son maître, un peintre mort plusieurs années auparavant. Adressés par l'artiste à sa compagne, ces billets décrivent, d'une manière fragmentaire, une relation perverse dans laquelle « *tous les rôles et toutes les figures possibles du jeu amoureux* » mis en scène par l'homme sont assumés par la femme.

Sa référence majeure, c'est dans l'œuvre, aussi bien écrite que dessinée, de Pierre Klossowski, que Sylvain Roumette est allé la chercher : théâtralisation, hiératisme des postures, agencées en tableaux vivants pour le plaisir de celui qui regarde, évaluation de « *cette finance désirante* », de « *cette fluctuation de valeur* » qui se cache derrière l'amour... « *Que le regard finalement, ce n'est pas ce qui surprend la jouissance mais ce qui l'ordonne et, l'ordonnant, la déclenche* ». Conduit sur ce théâtre, voyeur lui-même enjoint à tenir son rôle, le lecteur ne peut qu'acquiescer à cette définition...

PATRICK KÉCHICHIAN.

★ **LE BOUCHER, d'Alina Reyes, Seuil, 90 p., 45 F.**

★ **EXIT, de Michel Surya, préface de Bernard Noël, Librairie Séguier, 42 p., 39 F.**

★ **LE SOURIRE DE LÉONARD, de Sylvain Roumette, Le Tout sur le tout, 86 p., 70 F.**

PENTHOUSE mai 88

LE SEXE EN LIBRAIRIE

Pour ceux qui aiment les livres, pour ceux qui le soir, à la veillée, ne se satisfont pas de la centaine de pages d'un magazine, dont la libido préfère errer de phrase en phrase sans l'aide d'une quelconque illustration, pour ceux pour qui luxure rime avec lecture et littérature, nous parcourons chaque mois les librairies où souffient encore et pour toujours, faisant fi des orages puritains, le vent léger et caressant du désir tout-puissant. Notre choix du mois.

LE SOURIRE DE LÉONARD
SYLVAIN ROUMETTE
LE TOUT SUR LE TOUT

Premier roman d'un homme de plume et d'images (Sylvain Roumette est scénariste et réalisateur), «Le sourire de Léonard» est composé de lettres dont manquent les réponses. Une correspondance qui intrigue en ce qu'elle s'ordonne autour de la question rarement posé du désir masculin. Que veut un homme ? Qu'attend-il d'une femme ? Lisons mesdames ! Quant à vous, messieurs, c'est le moment de savoir, ce que vous voulez !

Le corps masculin, si je n'en parle pas, c'est qu'à la différence de celui de la femme il ne fait pas image tout seul. Le corps féminin peuple le monde, il est monnayé en millions d'exemplaires dont le moindre fragment le contient tout entier. Sa nudité hante l'écriture (dans mes lectures d'enfant le mot *nue* surgissait comme une promesse dans n'importe quelle page imprimée, quelquefois ce n'était qu'une moitié de mot coupé à la ligne, *deve-nue, incon-nue*, et, une fois dissipés, ces mirages typographiques laissaient la page plus déserte, comme une lumière qui s'éteint et rend le paysage à la nuit). Le corps masculin, lui pour être désirable doit être pris dans une chaîne d'associations (sexe-main, sexe-bouche, etc.) où sa seule existence est d'être le signe d'un pouvoir.

D'où par exemple la force particulière de n'importe quelle image de fellation, à cause de sa charge de violence, même déniée ou captée par les petits rituels de l'échange amoureux (je n'oublie pas quant à moi certains sévices de collège, et que l'affirmation la plus brutale de la puissance passait par une bite dans une bouche).

D'où également la nécessité entre ce corps et moi du relais d'un autre corps qui en fixe la *valeur*, comme une monnaie de référence dans le dédale des circuits de change. C'est de ta bouche seule que je peux savoir le prix du corps masculin, c'est dans ta bouche qu'il se forme, ce sexe à l'état naissant, invisible autrement, comme une parole jamais prononcée qui se rassemble et se profère enfin.

Par lui-même le corps de l'homme n'est rien, d'ailleurs personne ne le *voit*, à preuve l'extraordinaire indifférence des femmes à ses diverses apparences. Il ne sert qu'à fixer des passions errantes, à rendre visibles des gestes obscurs. Une bite étrangère n'est rien pour moi, elle ne commence à exister que si une main la saisit, et tant mieux si c'est la tienne.